Les grandes figures combières d'autrefois – 69 – Samuel Aubert, professeur et botaniste

Samuel Aubert (Samuel Eugène) est né le 18 décembre 1871. Il décéda le 1er février 1955. Fils d'Eugène Auguste et de Julie Jacqueline Eulalie née Golay.

Il eut pour fils Samuel Auguste, Philippe David Eugène et Daniel Oscar. Ce dernier, dont on aura à reparler, fut le créateur du parc jurassien vaudois.

Samuel Aubert, étudia à l'Ecole polytechnique fédérale de Zürich. Il réalisera dans le cadre de cet établissement une thèse de doctorat : La flore de la Vallée de Joux, étude monographique. Celle-ci sera éditée en 1901, par l'imprimerie Corbaz. C'est un volumineux ouvrage de quelque 414 pages ne figurant plus désormais que dans les bibliothèques des bibliophiles intéressés par l'histoire naturelle de la Vallée de Joux.

Samuel Aubert commence sa carrière d'enseignement secondaire en 1892, qu'il poursuivra jusqu'en 1929. Il laissa une impression profonde sur ses élèves.

Samuel Aubert fut directeur de cet établissement une seule année, en 1900.

Il fut aussi rédacteur de la FAVJ de Joux, journal auquel il donna une quantité impressionnante d'articles de tous genres, mais l'essentiel consacré à la région et à ses sites qu'il connaissait mieux que personne, rayonnant tous azimuts « pedibus cum jambis ». Ses fils gardèrent des souvenirs mitigés de ces longues et innombrables promenades !

Samuel Aubert eu longtemps aussi la responsabilité, dans le cadre de la rédaction de ce journal, d'établir la chronique annuelle. Ce sont là des documents analytiques de haute valeur, heureusement retranscrits et édités par Jean-Luc Aubert de Genève, profond admirateur de notre professeur à qui fut confié la tâche d'établir plusieurs notices touristiques sur la Vallée de Joux. Une bibliographie en préparation permettra de se rendre compte un jour de l'importance capitale de son œuvre.

Car l'homme produisait encore de nombreux articles pour des revues d'orientation « nature », mais surtout pour la Revue du Dimanche, qui voyait souvent de longues évocations de tel ou tel site de notre haute combe et de ses environs, matière de même retranscrite et imprimée par Jean-Luc Aubert.

On le constatera, l'activité du professeur Aubert était débordante. Elle le fut tant que pour finir la machine cassa et que l'homme, ce qui sera expliqué ci-dessous, sombra dans une dépression dont il eut quelque peine à se remettre.

Samuel Aubert fut essentiellement un homme de la nature, panthéiste, peu porté sur le côté religieux de l'existence. Ce que purent lui reprocher certains de ses élèves pour lesquels cet aspect de la vie était essentiel. Nous nous souvenons en particulier de Mlle Germaine Golay, dont nous aurons aussi à reparler, qui gardait une rancune tenace contre son ancien professeur qu'elle accusait de détourner de la religion ses jeunes ouailles, et qui, en conséquence, n'avait aucune considération pour cet enseignant sans religion !

Samuel Aubert aura écrit quelques impressions d'enfance dans l'ouvrage : Souvenirs de jeunesse, paru en 1995 aux Editions Le Pèlerin. Il est toujours disponible.

Son fils Daniel, de même, a raconté sa vie au Solliat dans : Souvenirs d'enfance, paru aux mêmes éditions en 2003. On découvrira plus bas les propos libres et sans parti pris qu'il tiendra sur son père.

Samuel Aubert, l'un de ces types que l'on pourrait sans problème appeler « savant », reste une figure majeure de la Vallée. Son œuvre est immense qui reste, pour le grand public, totalement à redécouvrir. L'amour qu'il portait à sa région en particulier, à la nature en général, est extraordinaire. Son influence à cet égard sur les élèves qui eurent le privilège de fréquenter son enseignement, fut considérable.

Quelques propos puisés dans l'ouvrage : 1876-1976, 100me anniversaire du collège du Chenit, historique et souvenirs.

Page 6, écrit de Marguerite Meylan-Meylan, collégienne de 1899 à 1902 : 77 ans après… souvenirs vivaces d'une très ancienne élève, Collège industriel 1899 :

M. Samuel Aubert nous inspirait le respect et même une certaine crainte, quand il nous convoquait à la salle des maîtres. Il enseignait la physique, la chimie et encouraient les filles à faire les maths et l'algèbre. En botanique, M. Aubert savait tout ; il connaissait la flore du Jura, l'admirait et l'étudiait. Il nous a appris à respecter les fleurs, les plantes et l'environnement. Nous n'avons jamais quitté une place de pique-nique, sans que tout fût net. Ce fut un précurseur des amis de la nature et son exemple a porté des fruits.

Page 8, texte de André Meylan-Besuchet : quelques souvenirs d'élève du Collège industriel du Chenit, 1909-1912 :

Samuel Aubert, dit Sami, portait des vêtements très simples : en guise de cravate un cordonnet avec deux pompons, courtes jambières de cuir par mauvais temps, pèlerine et vélo. En classe, il relevait fréquemment son pantalon avec ses deux avant-bras. Il nous angoissait un peu lorsque prenant le cahier dans lequel il inscrivait nos notes et voulant interroger l'un de nous, il disait : « Celui qui s'appelle… qui s'appelle… » tout en cherchant parfois longuement sa victime. Celle-ci désignée, tous les autres poussaient un soupir de soulagement.

Les randonnées à la Sèche de Gimel, dans les sagnes ou ailleurs pour collectionner fleurs et graminées sous son experte conduite nous procuraient un très vif plaisir. « Herbier » en bandouillère, sac de montagne au dos, nous récoltions à qui mieux mieux. Rentrés à la maison, il fallait mettre sécher notre

cueillette entre deux feuilles de buvard spécial. En fin d'année, nos herbiers étaient remis à notre sympathique maître, qui les jugeait et nous donnait son appréciation. Le mien m'avait valu un dix, la qualité et la quantité justifiant cette note aux yeux de Sami. Le centenaire du Collège m'incitera peut-être à rechercher quelque part au Bazar, mais je ne sais trop où ma mère l'avait soigné, ce souvenir tangible de ma dernière année scolaire ici, mais Dieu sait dans quel état.

Professeurs du collège à la fin du XIXe siècle probablement. « Sami » est au deuxième rang, deuxième depuis la gauche.

Souvenirs d'enfance, de Daniel Aubert, Editions le Pèlerin, 2003 :

La famille

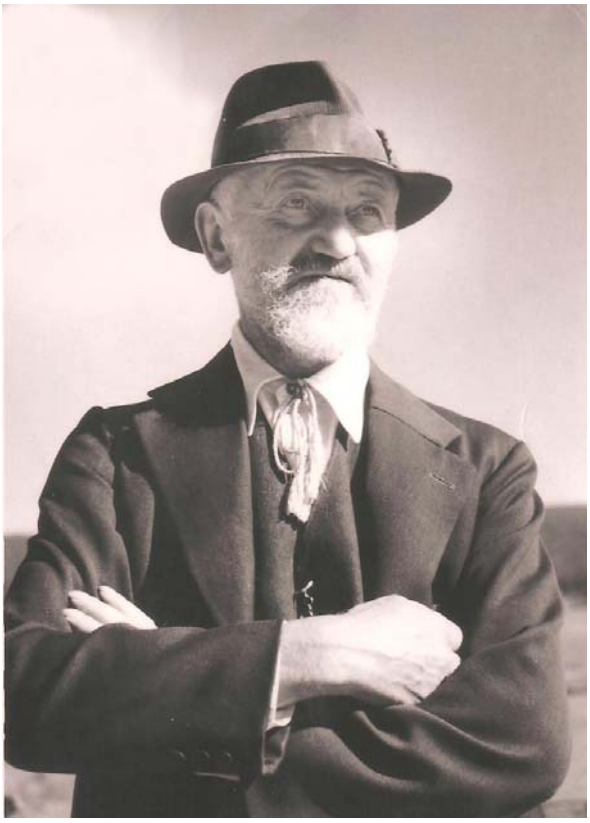
En fait j'ai été pratiquement fils unique pendant une bonne partie de mon enfance. En effet, dès que mes frères ont commencé leurs études, je me suis trouvé seul à la maison, sauf pendant leurs vacances. Peut-être en est-il résulté un plus grand attachement avec maman.

Notre enfance a été conditionnée par la forte personnalité de papa. C'était un homme remarquable et il fut un excellent père de famille, soucieux du sort des siens, donnant à ses enfants le modèle d'une vie exemplaire, mais il n'a jamais

été un papa. Il se trouvait toujours à un niveau bien supérieur à celui de ses enfants. Ainsi il ne participait pas à nos jeux, ne manifestait guère d'intérêt pour nos lectures, nos collections de timbres, et dans ses mémoires, il ne parle pas de ses jeunes enfants.

Il ne se fâchait jamais et ne nous grondait pas ; ce n'était pas nécessaire. Sa seule présence suffisait à nous rendre sages. La grand-maman de Chez-le-Maître, que ses petits-enfants Nicole devaient appeler plus tard la Petite-Grand, prétendait malicieusement qu'il lui suffisait de froncer les sourcils pour que je me mette à pleurer. C'était exagéré, mais cela exprimait assez bien la situation.

Jeune, il devait avoir un caractère enjoué, puisque ses camarades d'études l'avaient surnommé « Printemps ». Vers 1910, il souffrit d'une dépression consécutive vraisemblablement à un excès de travail, car, à côté de son poste au collège, il enseignait les mathématiques à l'école d'horlogerie, rédigeait la Feuille d'Avis et poursuivait ses recherches de botanique. Il s'en remit, mais peut-être lui resta-t-il une certaine mélancolie. Je me souviens que certains jours il était sombre, restait silencieux et ne répondait pas aux questions qu'on lui posait. Ce fut une époque pénible et mon frère Samuel, alors élève au collège, en souffrit. C'est peut-être pour cette raison qu'il n'est pas resté attaché à la Vallée autant que moi, car de mon temps la situation s'était améliorée et je n'ai nullement souffert d'avoir mon père comme professeur.



Samuel Aubert, professeur, père de Daniel, savants autant l'un que l'autre …

A ce propos, il fit preuve à mon égard d'une grande confiance. Quand un travail écrit de mathématiques ou de sciences avait été fixé au lendemain, il introduisait dans mon sac le cahier renfermant les données pour que je le lui remette en arrivant au collège.

- Je sais que tu ne les regarderas pas, m'avait-il dit.

Une fois la tentation fut forte, j'ouvris le cahier mais le refermai immédiatement sans rien y lire. Belle leçon, mais dure épreuve !

C'est curieux qu'il y ait eu si peu de contact avec ses fils alors qu'il était très proche de ses élèves et pourquoi n'a-t-il pas essayé de nous initier à la botanique en attirant notre attention sur la beauté et l'intérêt de certaines plantes ? Il est vrai que je me suis comporté de la même manière avec mes propres enfants dans le domaine de la géologie !

Papa avait parfois des idées bizarres, comme ce refus de sucrerie. On n'en achetait jamais, mais il nous arrivait de recevoir quelques bonbons. Samuel dut aller les semer au jardin dans l'espoir de les voir germer et les miens tombèrent dans le bassin de la fontaine.

Pendant la guerre de 14-18, alors que Philippe devait faire le choix d'une profession, papa avait déclaré :

- Quelqu'un qui sait traire et faucher s'en tirera toujours.

C'est pourquoi le pauvre Philippe passa une année dans une berme bernoise dont il tira grand profit. A propos de Philippe encore, je crois me souvenir qu'il aurait accepté d'aller à l'école d'horlogerie, mais que papa ne l'y encouragea pas, comme s'il avait éprouvé quelque angoisse à l'idée de conserver ses fils près de lui.

De cette attitude du chef de famille résultait évidemment une certaine tension, dont nous n'étions pas conscients mais qui se révélait pas la négative quand, pour une raison ou une autre, elle disparaissait. Ainsi il arrivait que papa s'absentait pour une journée entière. On le ressentait comme une détente, presque comme une fête. Je me souviens aussi qu'en deuxième du collège, mon après-midi de congé ne coïncidait pas avec celui de mon père. Alors maman faisait du thé que nous buvions ensemble en toute tranquillité.

C'est maman bien sûr qui a le plus pâti de cette situation. Elle devait avoir un caractère gai et sociable qui ne put s'épanouir. Elle ne pouvait même pas accueillir des visites au Solliat, car son mari supportait mal leur présence quand il rentrait de l'école en fin d'après-midi. Et il ne faisait rien pour alléger sa tâche ; je le vois encore parcourir l'appartement avec ses gros souliers pleins de neige et maman de le poursuivre pour lui mettre une panosse sous les pieds.

Avec son frère et sa sœur qui habitaient la maison, il n'avait aucun contact fraternel et ne leur parlait guère, et non sans une certaine rudesse, que quand il avait une communication à leur faire.

En revanche, hors de la famille, au CAS par exemple, il se montrait sous un autre jour. Plein d'entrain, il animait la conversation, écoutait ou racontait des

histoires. Et il ne faut pas oublier la valeur de son enseignement, de ses travaux scientifiques et de ses nombreux articles dans la Revue, ainsi que son activité en faveur de la protection de la nature dont l'influence locale est encore perceptible.

Chez-le-Maître l'atmosphère était toute différente. Pourtant la Petite-Grand, seconde femme du grand-papa, nous recevait sans chaleur excessive, car pour elle nous n'étions que les enfants de Julia. Mais le grand-papa ! Il me prenait sur ses genoux, me cajolait, faisait sonner sa montre à répétitions et s'écriait :

- Donnez-voir quelque chose de bon à ce pauvre petit !

Et la tante Tilly de se mettre en quatre pour m'amuser et me gâter.

Pourtant ce n'était pas le Solliat. Une certaine année, je devais avoir 5 ou 6 ans, maman avait participé à la course du collège et l'on m'avait mis en pension Chez-le-Maître pour 3-4 jours. Le deuxième jour, accompagnant Tilly au marché du Sentier, j'y rencontrai la tante Lucie. Je ne voulus plus la quitter et rentrai avec elle au Solliat. On en a reparlé souvent, de cette désertion !

L'école

Dans les classes supérieures l'enseignement était très inégal. Celui de papa était excellent bien qu'il souffrit déjà d'une légère surdité dont profitaient certains élèves. Il enseignait donc les mathématiques et les sciences – celle de la botanique a marqué plusieurs élèves – et le dessin technique, mais aussi les travaux de menuiserie, ce qui n'était pas précisément sa spécialité. Il donnait aussi une heure de morale à des enfants de 13 ans dans une interprétation très originale en traitant de l'histoire locale, l'inventaire de ses valeurs naturelles, son organisation politique, etc…

Il me traitait comme les autres, sans sévérité excessive, contrairement à ce qui s'était passé avec Samuel. De mon côté je me conduisais comme mes camarades et répondais à ses question : non Monsieur, ou oui Monsieur, comme tout le monde !

Les courses

Pendant la belle saison nous faisions en famille de nombreuses courses dans les pâturages, presque chaque dimanche, plus d'autres pendant les vacances. En hiver je crois que nous faisions quelques promenades à ski, mais je n'en garde pas de souvenirs précis.

Pas plus d'ailleurs que des courses d'été. Elles étaient souvent longues et devaient paraître fastidieuses à un enfant. Il me semble que papa ne parlait pas beaucoup et ne nous montrait pas grand-chose, et maman ne nous accompagnait pas toujours. Pourtant je n'en ai pas conservé un mauvais souvenir et elles ne m'ont pas dégoûté de la marche, mais je me souviens pourtant qu'on était parfois heureux qu'il pleuve le dimanche matin !

Comment se passaient ces longues promenades ? On partait assez tôt, on s'arrêtait pour faire les 10 heures. Quel était le menu du pique-nique, je l'ai oublié, mais il me semble qu'on allumait du feu pour faire du maté, après quoi papa ne tardait pas à prononcer la phrase qui est restée célèbre :

- Et bien, on va aller !

Le retour se faisait généralement par un autre itinéraire, souvent plus long qu'à l'aller.

Pourtant il me reste un souvenir précis, la crainte des taureaux. Aussi ne passait-on jamais à travers ou même à proximité d'un troupeau. On l'évitait en faisant un détour. Un de nos chiens avait la fâcheuse habitude de mobiliser tout le troupeau puis de l'entraîner dans notre direction.

Avant la guerre de 1914, nous allions le plus souvent Derrière-le-Risoud, dans les grands pâturages français que l'on y trouve, et parfois jusqu'à Mouthe. La guerre ne mit pas fin d'une fa4on absolue à ces excursions et j'ai gardé le souvenir de deux d'entr'elles. En hiver 1915-1915, on avait identifié dans la région du Suchet des empreintes de loups qu'on pensait avoir été chassés des Vosges par les hostilités. Or à la même époque, nous observâmes e France, non loin de la frontière, des marques de pas trop grande pour être celles d'un chien. Nous considérâmes donc que nous avions vu des empreintes de loups !

Ce devait être en 1915. Nous avions accompagné Mr. Hector, l'épicier du Solliat, qui livrait de la marchandise, en particulier du pétrole, à ses clients d'une ferme foraine française. Cette expédition sentait un peu la contrebande. On suivait des chemins écartés pour ne pas tomber sur des douaniers.

A propos de douanes, je me souviens aussi d'un rendez-vous avec un douanier français sur le mur de la frontière. Nous lui apportions un paquet de tabac en échange d'une plaque de beurre. Enfin, autre surprise, un jeune homme sorte de la forêt et nous demande s'il est en Suisse ou en France !

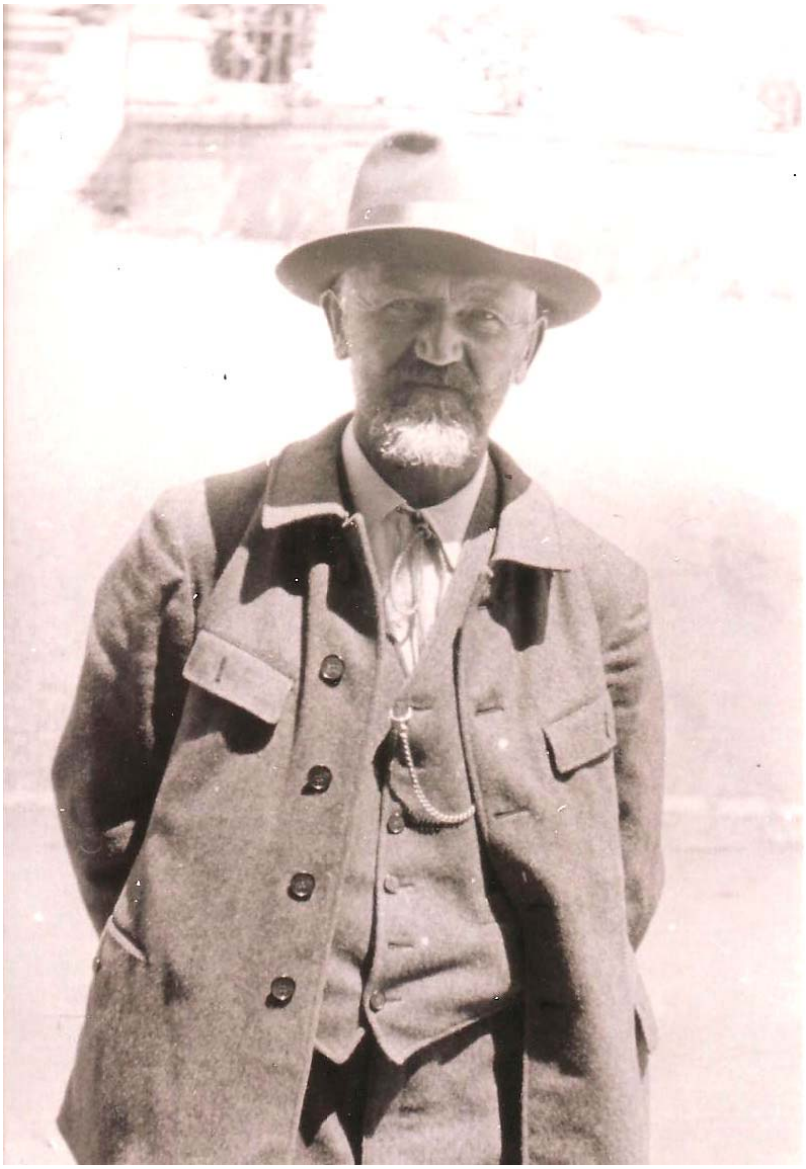
Pendant la guerre nous avions pris l'habitude d'excursionner dans la chaîne du Mont-Tendre, et cette habitude persista une fois la paix rétablie. Du reste le Jura français s'est anémié pendant les hostilités. La plupart des fermes foraines avaient été remplacées par des alpages.

Nous allions un peu partout dans cette chaîne du Mont-Tendre. Ce qui nous obligeait à traverser deux fois la vallée par la route des Crêtets. Je me souviens qu'une fois nous rencontrâmes Samuel qui travaillait alors à Lausanne et qui était venu à notre rencontre depuis Montricher. Une autre fois, nous nous rendîmes à la Neuve, un petit sommet à l'est du Marchairuz, dans l'espoir de voir de loin l'envol ou le passage des ballons de la coupe Gordon-Bennet qui avait lieu à Genève. Il me semble que nous n'avions rien vu.

A deux reprises, pendant les vacances d'automne, la famille au complet fit des excursions hors de la Vallée. La première fois, je devais avoir 6 ans, par le Marchairuz jusqu'à Apples où je vis peut-être une fillette de 3 ans que je retrouverai 22 ans plus tard. Et le lendemain retour par le Mollendruz.

L'année suivante l'excursion dura 3 jours et nous mena à St. Cergue, la Dôle, la Cure et retour par le Noirmont. On en avait projeté une troisième, mais elle parut trop coûteuse. Ces sorties hors de la Vallée où nous étions confinés, avaient pour nous la valeur de dépaysements. C'étaient vraiment des excursions de découverte.

En fait de découverte, je fis celle de Lausanne à l'âge de 12 ans, au cours d'un séjour chez l'oncle François. Comme mon cousin Paul allait à l'école, j'employai la plus grande partie de mon temps à parcourir la ville dans tous les sens, et je ne me souviens que de deux rues, le Pré du Marché qui conduisait au domicile d'oncle François, et la rue de la Borde. Fantaisie de la mémoire !



Samuel Aubert dans l'une de ses occupations essentielles : l'écriture. Il laisse un nombre de textes phénoménal. Sa bibliographie complète, vaste travail s'il en est, reste à faire.

Pour découvrir le style de Samuel Aubert, on relira sa biographie d'Alexandre Bourgeois, initiateur du Collège industriel du Chenit. C'est une prose certes simple et efficace, qui vise l'essentiel. La poésie, par son amour intense des paysages qu'il décrit, n'en est cependant nullement absente. Dans tous les cas il n'eut aucun successeur ni aucun imitateur, et la quantité de sites qu'il visita de manière extrêmement attentive, est prodigieuse.

Le tout constitue une matière « géographique » dont on ne saurait se passer sous aucun prétexte.